

Après « *Ayéle, la fille de l'ombre* », Véronique Ahyi-Hoesle signe son deuxième roman, « *Noire Datura* », qui dresse le portrait de huit hommes et huit femmes. **L'auteur qui a séjourné en République démocratique congolaise a ainsi saisi l'opportunité de plonger dans l'univers d'un pays qui porte encore les stigmates de ses conflits.** « *Noire Datura* » est préfacé par le docteur Denis Mukwege Mukengere, « *l'homme qui répare les femmes* ». Entretien.

# Le nouveau roman de Véronique Ahyi Hoesle

« *Noire Datura* », un titre bien symbolique, des explications ?

J'aimais l'opposition entre le datura, (fleur aux couleurs douces blanches, jaunes, roses, bleues) très répandues en Afrique et au Congo et le noir qui représente l'horreur de la vie des femmes dans les zones de conflits, d'où le féminin noire. Datura est aussi le prénom d'un portrait, celui d'une jeune fille de 17 ans, violée, mère de deux enfants mais qui, par sa détermination, incarne l'espoir. Chacune de ses journées commence à 5 heures du matin et se poursuit sans relâche jusqu'au soir. Pourtant, la nuit, dans son lit, à la lueur de sa lampe, elle apprend ses leçons pour le lendemain, tout en prenant soin de ne pas réveiller ses enfants qui dorment avec elle. *Noire Datura* symbolise la femme congolaise du Sud-Kivu, battante, travailleuse, toujours debout

malgré les avanies de la vie.

Comment est né ce deuxième roman ?

J'avais commencé à écrire un livre sur une femme qui mettait en scène son suicide mais quand je suis arrivée à Bujumbura, capitale du Burundi, sur la rive du lac Tanganyika, je l'ai mis en stand-by. Mon mari venait d'être affecté au Sud-Kivu à Baraka considérée comme zone dangereuse. Il m'était interdit de m'y rendre. Pourtant, chaque jour je voyais de l'autre côté du lac les montagnes de la République démocratique du Congo et je souffrais d'être assignée à résidence au Burundi. J'ai attendu que la situation soit plus clémente pour demander un visa. Dès qu'il m'a été accordé, même pour une courte durée, je suis partie. Sur la route les panneaux commémoratifs des massacres perpétrés dans les villages m'ont frappée et les souvenirs des événements liés au retour de Laurent-Désiré Kabila, aidé par le Rwanda, ont ressurgi dans ma mémoire. Pendant mon séjour, les morts devenaient réels. Ils avaient une identité. C'était le

père, le frère, la mère ou le fils de mes interlocuteurs. Alors j'ai eu envie de les interviewer et d'écrire.

Pourquoi avez-vous choisi de ne faire que des portraits ?

Mon choix a été de donner la parole aux hommes et aux femmes qui ont accepté de témoigner. Ils devaient parler avec leurs mots. C'était leur histoire qu'ils racontaient et parfois avec beaucoup d'intimité. Je ne voulais pas interférer dans leur récit, enfin le moins possible. Chaque témoignage était unique. C'était un instant de leur vie et je me devais d'en préserver l'authenticité. J'ai donc opté pour un recueil de portraits où chacun pourrait retrouver sa propre histoire.

Vous avez dialogué avec vos personnages dans une zone de tensions, le Sud Kivu. Avez-vous écrit « *Noire Datura* » la peur au ventre ?

Dire que j'ai écrit « *Noire Datura* » la peur au ventre serait sans doute exagéré car je me déplaçais toujours accompagnée d'au moins deux personnes. Tout était bien organisé. Je devais

respecter les consignes de sécurité, ne pas m'aventurer dans certains secteurs jugés dangereux par notre agent de sécurité et rentrer obligatoirement avant la tombée de la nuit. La journée, en principe, rien ne se passe. En revanche, la nuit, il m'est arrivé d'avoir très peur. Nous n'avions plus d'électricité à partir de deux heures du matin et l'obscurité totale laisse facilement place à l'angoisse. Nous entendions parfois des coups de feu non loin de notre campement. Nous avons même eu des impacts de balles dans le portail et dans le réservoir d'eau. Je savais aussi que nos gardiens ne résisteraient pas à l'assaut d'un groupe de rebelles et je n'ignorais pas, si le cas s'était produit, que je m'exposais au pire. J'ai encore peur rétroactivement.

Avez-vous eu l'impression que quelqu'un de « sensible » ne peut pas « échapper » au Sud Kivu ?

Disons quelqu'un de sensible et de curieux. Nous avons tous suivi à la radio ou à la télévision les affrontements et les massacres perpétrés depuis des années sur la population du Sud-Kivu. Installée dans la région, vous avez forcément envie d'aller sur place pour voir et écouter et là vous découvrez une population d'une extrême gentillesse. Pourtant, les personnes face à vous sont des victimes, des hommes et des femmes qui ont été confrontés à l'horreur (villages brûlés, corps mutilés, individus exterminés à la machette...). Il m'a été, en fait, difficile d'échapper à la dignité de la population du Sud-Kivu et à la gravité qui marque certains visages.

Votre livre est un livre sur les « survivants », est-ce un livre sur la douleur ?

On ne peut parler de survivants sans parler de morts et on ne peut aborder la mort sans ressentir de la douleur. Elle est présente dans la plupart des portraits. C'est la douleur ●●●





••• d'avoir fui son pays, d'avoir perdu des membres de sa famille et d'avoir vécu dans des camps de réfugiés. Douleur aussi des images qui restent gravées dans votre mémoire, douleur des dégâts causés par la guerre: des couples déchirés qui ont fini par se perdre, c'est aussi la douleur des femmes congolaises qui au moment de la colonisation ont été mariées de force aux militaires belges et qui à leur départ, reniées par leur famille ont été obligées de se séparer de leurs enfants métis. La douleur au Sud-Kivu est omniprésente. Mais heureusement quelques portraits font sourire comme les femmes de la presqu'île d'Ubwari qui expriment leur amour pour leurs enfants en les maquillant comme des divas ou le vieux chef Banyamulenge (éleveur tutsi originaire du Rwanda) qui s'étonne de l'importance que l'on attache, chez nous, à la fidélité. C'est vrai que dans les villages

des moyens plateaux, une femme peut se marier enceinte avec un homme qui n'est pas le père de son enfant.

**Faut-il désespérer de l'Afrique après avoir rencontré tant de souffrances?**

La souffrance est partout, Alep, Nice, Berlin, Ferguson. Que faut-il penser des Noirs injustement tués aux États-Unis ou des familles mexicaines? Les images de migrants africains qui se noient en Méditerranée me bouleversent et j'en veux à ce moment à tous ces pays incapables de leur assurer une vie décente chez eux. Oui parfois je désespère de l'Afrique, de la mauvaise gouvernance, de ses chefs d'État dont la vision du développement de leur pays se confond avec leur enrichissement personnel. Mais, je veux croire malgré tout que l'Afrique va se développer. Il faudra encore du temps mais

quelques pays sont déjà sur la bonne voie. Venant de Bujumbura, j'ai été impressionnée par Kigali qui est une ville moderne et qui fonctionne. Les présidents vieillissants accrochés à leur fauteuil vont finir par céder la place à d'autres démocratiquement élus. Jammeh est enfin parti. D'autres suivront. L'élite intellectuelle est là. Faisons-lui confiance.

**En quoi peut-on étayer cette évocation de votre préfacier le Docteur Denis Mukwege quand il note « un peuple digne et attachant »?**

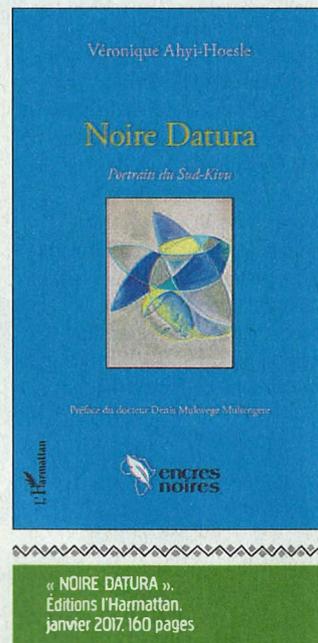
Le Docteur Denis Mukwege qui a déjà pris en charge près de 40000 femmes victimes de viols et de mutilations commis par les groupes armés de la République démocratique du Congo s'est parfois retrouvé à soigner à quelques mois d'écart, la même femme, sa fille ou sa sœur. Un travail harassant et parfois démotivant car les bourreaux récidivent en toute impunité. Ces femmes qui ne se départissent jamais de leur dignité, viennent et reviennent humiliées, bafouées, rejetées mais avec la même envie de vivre pour elles mais aussi pour leurs enfants. L'évocation de mon préfacier va au-delà des femmes qu'il soigne. Malgré toutes les guerres, le peuple du Nord et du Sud-Kivu est toujours debout. Debout pour les générations à venir et sa déterm environnement aussi rude le rend attachant.

**Avez-vous cerné à travers ces portraits ce qui serait le déclenchement de la violence?**

Pour avoir interviewé un chef rebelle mai-mai en activité (et clandestinité), la paix ne pourra être envisagée sans intégrité territoriale. « Le sol congolais doit appartenir aux Congolais et à personne d'autre » revendique-t-il. Mais cela remet en cause la présence des Banyamulenge, éleveurs d'origine rwandaise, installés dans la région depuis

“ Malgré toutes les guerres, le peuple du Nord et du Sud-Kivu est toujours debout ”

plusieurs générations et devenus Congolais. À chaque transhumance, il y a des morts entre les éleveurs et les cultivateurs mais ce n'est pas la seule cause de violence. La richesse de la région et l'extraction des minerais attirent la convoitise des étrangers (même d'origine africaine) au détriment de la population locale. Les frontières entre la RdC et les pays limitrophes sont poreuses. On a au Sud-Kivu une myriade de rebelles, venus parfois de pays voisins, prêts à tuer. Les prochaines élections présidentielles qui ont été reportées seront sans doute encore une source de violence car au Sud Kivu et à Baraka en particulier, le président Joseph Kabila a réalisé l'un de ses plus faibles scores. Enfin, vous avez un grand nombre de jeunes Congolais qui ont été embrigadés comme enfants-soldats, pour qui la mort n'a aucun sens et qui sont devenus des bêtes à tuer... en liberté.





**Quelle est cette marche pour les femmes sans les femmes que vous mentionnez dans votre livre?**

En 1997, Mobutu est chassé du pouvoir. La guerre s'intensifie, la population est terrorisée et les femmes, premières victimes, sont violées et mutilées par des soldats. La barbarie est à son comble et une femme politique, Mama M'Bachu révoltée par toutes ces souffrances organise le 8 mars 1998 à Bukavu la journée internationale des femmes, sans les femmes. Elle les mobilise en leur demandant de rester chez elles jusqu'à 17 heures. Aucune employée, aucune cultivatrice, aucune commerçante, aucune élève ne s'était déplacée. Bukavu sans les femmes a tremblé et cette marche des femmes, sans femmes est devenue une référence dans l'histoire de la ville.

**Dans votre recueil de portraits vous avez aussi donné la parole aux Pygmées. Quelle est leur place au Sud-Kivu?**

Les Pygmées de Kauzi Biega sont en voie d'extermination si rien n'est fait pour eux. Ils ont été déplacés de la forêt où ils vivaient de cueillette et de chasse. Ils connaissaient les plantes pour se soigner, avaient leurs coutumes et croyaient en leurs dieux. Ils

vivent aujourd'hui dans des villages, sans terre, sans formation, sans rien. Les femmes vendent du bois au marché ou travaillent comme ménagère. Les hommes sont pisteurs dans la forêt ou récoltent le thé pour les riches propriétaires congolais. Pour survivre, ils se livrent à la vente de haschich. Illégale bien sûr. L'union communautaire, l'UCPUED, créée depuis plus de dix ans se bat pour leur donner une légitimité et les faire entendre, mais tous ne peuvent pas adhérer. La cotisation même modique reste encore trop élevée pour la plupart d'entre eux. Le taux de scolarisation est l'un des plus faibles de la RDC, mais les Pygmées, signe encourageant, comptent aujourd'hui quelques universitaires. Il est difficile de rester insensible à leur sort quand on sait qu'ils ont été déplacés pour laisser la place aux gorilles que les touristes viennent voir contre 400 dollars à chaque visite. De là, croire que la vie d'un gorille est plus importante que celle d'un Pygmée?

**Quel est votre prochain projet?**

Terminer le livre que j'ai mis en stand-by et écrire un recueil de nouvelles à partir de notre prochain pays d'affectation. ●